



*«...Toute ma vie, j'ai couru
comme dans un marathon.»*

Alexandre Soljenitsyne

Alexandre Soljenitsyne

éléments biographiques 1/3

par Danièle Masson

« Le communisme est bien pire et beaucoup plus dangereux que le nazisme ». Ce mot de Soljenitsyne aide à prendre la mesure du bouleversement de l'Occident quand, en 1974, L'Archipel du Goulag a été publié. On dira peut-être que le communisme est mort, que la Russie est loin et que l'Europe n'a rien à apprendre d'elle.

C'est pourtant à cause de son actualité qu'il faut parler de Soljenitsyne. Une actualité qui tient à trois raisons :

- Il fut la victime et le témoin du plus grand totalitarisme du XXème siècle, qui a pré-existé au fascisme et au nazisme, leur a survécu, et continue de vivre, entre autres, à Cuba, en Chine, dans le Sud-est asiatique, et même un peu en France, sous forme de virus mutants.

- Dans l'écroulement du communisme en Russie, il a été, avec quelques autres, un acteur majeur, le cri qui déclenche l'avalanche.

- Enfin, parti d'un lieu et d'un temps singuliers, la Russie soumise au communisme, il atteint pourtant l'universel. D'abord parce qu'il a quelque chose à nous dire à nous aussi sur nous-mêmes, sur ce qui fait une nation, sur la vocation spirituelle de l'homme. Ensuite, parce qu'il fut un très grand artiste, qu'il a su transformer l'horreur en œuvre d'art. « Le Dante de notre temps » disait de lui Bernard-Henri Lévy, cette fois bien inspiré.

On proposera un plan simple :

- 1) Quelques repères biographiques*
- 2) Une approche de son œuvre*
- 3) Sa pensée :*

sur l'Occident, sur la Russie postcommuniste, sur la nation et sur l'orthodoxie.

I REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Alexandre Soljenitsyne naît un onze décembre 1918. Son père, engagé volontaire pendant la Première guerre mondiale, meurt de retour chez lui, d'une blessure à la chasse, six mois avant la naissance de son fils. Mère et fils s'installent au Sud de la Russie, à Rostov-sur-le-Don. Passionné de littérature, il rêve d'écrire, mais pour faire des études de Lettres, il faut aller à Moscou. Alors il fait des études scientifiques, qu'il achève brillamment en 1940, en recevant une mention spéciale : il se voit attribuer un prix Staline. Pour pouvoir intégrer l'Université, il était devenu membre des jeunesses communistes. Bon communiste, écrit-il : « *Nous avions vingt ans, nous marchions dans les rangs de la jeunesse née en même temps qu'Octobre et à ce titre, c'est l'avenir le plus radieux qui nous attendait* ».

Après la rupture du pacte germano-soviétique, il se bat de 1941 à 1945 contre les Allemands, sur le front biélorusse, là même où son père avait combattu. Mobilisé comme simple soldat, il devient finalement capitaine et sa bravoure lui vaut de se voir décerner l'ordre de l'Étoile rouge. En 1945, son destin bascule. Du front, il écrit à un ami d'enfance que « *Staline prend ses décisions à tort et à travers. Il n'entend absolument rien à l'art de la guerre* ». Sa lettre est interceptée par la Sûreté militaire. Il est arrêté, on lui arrache ses décorations, il est condamné sans procès, à huit ans de camp de travail.

Jusqu'en 1949, il purge sa peine dans le camp de Marfino, au nord de Moscou, réservé à des savants qui travaillent à des découvertes scientifiques susceptibles de profiter au régime. « *Les maths m'ont sauvé* » dit-il. Car, s'il n'avait pas été scientifique, il aurait été inutile et sans doute envoyé dans un de ces camps de la mort dont il parle dans *l'Archipel*, et où l'espérance de vie ne dépassait

pas un an. L'expérience de Marfino lui inspire un roman, *Le premier Cercle*.

En 1949, il est transféré dans un camp dit de travaux généraux, en Sibérie, où il devient fondeur, puis maçon. Les détenus doivent construire un mur pour s'enclorre eux-mêmes et s'interdire l'évasion. En 1952, un chirurgien, bagnard lui-même, l'opère à l'infirmerie du camp d'une tumeur cancéreuse dont il guérit, presque miraculeusement, dit-il. Ces expériences lui inspirent deux romans, *Une journée d'Ivan Denissovitch* et *Le Pavillon des cancéreux*.

En 1953, il est libéré, mais astreint à la rélégalion à vie. La mort de Staline, en 1954, le rend à la liberté, mais il ne sera réhabilité et donc vraiment libre qu'en 1957. Ajoutons qu'en 1953, à la suite d'une nouvelle tumeur cancéreuse, il entre à l'hôpital de Tachkent. « *Je venais là pour y mourir* », dit-il. À nouveau, il se rétablit. Dès lors, il considère sa vie comme aidée, guidée par ce qu'il appellera plus tard la Providence. Il a la certitude qu'une mission lui est assignée : écrire la vérité sur les camps, et remonter à la cause de l'Archipel, à la révolution russe dont l'histoire, dit-il, « *a été tellement déformée, manipulée, occultée* ». « *J'ai voulu rattraper l'histoire russe perdue* » ajoute-t-il, « *et pour cela, toute ma vie, j'ai couru comme dans un marathon* ». Il y a là comme une anabase familiale : il s'agit de remonter le temps jusqu'à ce père inconnu, tragiquement disparu à l'heure où la Russie tombe aux mains des bolchevicks. Cette quête de la vérité se fait sans l'aide du père, il n'y a pas de père dans l'œuvre de Soljenitsyne, mais, en restituant à son pays son passé, et plus tard en renouant avec la foi orthodoxe de son enfance, Soljenitsyne, malgré l'absence de transmission, retrouve le secret de la Sainte Russie. Un peu comme dans le film *Andreï Roublev*, où le fils du fondeur de cloches retrouve par intuition le secret de leur fabrication que le père, mort du choléra, n'a pas eu le temps de lui confier.

Disons quelques mots de sa vie sentimentale. Il se marie en 1940 à une amie d'enfance, Natalia Rechetovskaïa. Lorsqu'il est incarcéré, elle est renvoyée de l'Université d'Etat de Moscou comme épouse d'un « *ennemi du peuple* ». Alors il lui rend en quelque sorte sa liberté : elle divorce, et peut ainsi enseigner à Riazan. Après sa libération, ils se remarient, mais il lui avoue une liaison. D'où une brouille et un second divorce, en 1964. Il se remarie avec une autre Natalia, Natalia Svetlova, mathématicienne très active dans le milieu des dissidents, qui sera pour lui une précieuse collaboratrice et la mère de ses trois garçons.

Son destin d'écrivain

À partir de 1962, sa vie se confond avec son destin d'écrivain. Il envoie le manuscrit de son premier roman, *Une journée d'Ivan Dénissovitch*, à la revue *Novy Mir* dont le directeur, Tvardovski, est proche du pouvoir. Or, le pouvoir, à l'époque, c'est Khrouchtchev, qui s'est engagé dans un processus de déstalinisation. *Une journée* est publiée dans la revue, et connaît un immense succès. Entre 63 et 68, il écrit *L'archipel du Goulag*, sachant son œuvre impubliable, car elle ne vise pas un règne, celui de Staline, mais un régime : le communisme. En 64, l'Union des écrivains soviétiques lui interdit toute publication. Son œuvre est désormais dactylographiée et recopiée – ce qu'on appelle le *samizdat* – non publiée à l'Est. Mais il parvient à faire publier à l'étranger deux romans, *Le Premier Cercle* et *Le Pavillon des cancéreux*, et fait passer à l'Ouest un microfilm de son manuscrit *L'Archipel*. En 1970, il reçoit le prix Nobel de littérature, que la presse soviétique considère comme « *une insulte à la patrie soviétique* », mais renonce à se rendre à Stockholm par crainte de se voir interdit le retour en Russie, où on lui a proposé un « *aller simple* ».

En 1972, il essuie une tentative d'assassinat organisée par le KGB : une injection de poi-

son administrée par parapluie bulgare ; décidément trompe-la-mort, il en réchappe.

En 1973, il apprend qu'Élisabeth Voronianskaïa, qui avait dactylographié *L'Archipel* et en avait chez elle caché un exemplaire, a été interrogée et torturée par le KGB et a indiqué la cachette. Elle est retrouvée pendue chez elle trois jours plus tard. Soljenitsyne rend publique la nouvelle et demande à Nikita Struve, directeur d'édition en France, de publier à Paris, en russe, *L'archipel du Goulag*.

En 1974, il est déchu de la citoyenneté soviétique et contraint à l'exil. Après un passage en Allemagne et en Suisse, il s'installe en 1976 avec sa famille aux États-Unis, dans l'Etat du Vermont, et s'adonne à son œuvre, tout en disant, dès ses premiers pas de prosaïte, sa conviction intérieure et forte qu'il reviendrait dans une Russie libre.

En mai 1994, alors que la plupart des dissidents ont définitivement opté pour le confort occidental, Soljenitsyne réalise son rêve et revient avec sa famille à Moscou. Il parcourt la Russie, reprend contact avec la terre et le peuple russes, et continue son œuvre, sans plus désormais sortir des frontières de son pays.

Il meurt le trois août 2008, quelques jours avant l'ouverture des Jeux Olympiques de Pékin, ce qui permet à l'Ouest de l'oublier assez vite. Les seuls élus français présents à ses obsèques étaient Philippe de Villiers et un député MPF de Vendée.

Danièle Masson
agrégée de l'Université
(à suivre)

